

Vies de peintres : Rembrandt, Hodler, Corot et Filiger

Revue-études.com / Le coin des livres d'Agnès Mannoorettonil / Le 19.10.2018

Alors que se sont clos lundi les 21^e Rendez-vous de l'Histoire de Blois consacrés cette année à la « **Puissance des images** », je voudrais évoquer des livres dont l'écriture est née de l'image, non pas photographique comme dans [quelques romans de la rentrée](#), mais cette fois picturale. Trois de ces quatre récits de vie de peintres ont une origine commune : leurs auteurs se sont sentis *convoqués* par l'art de ces peintres, d'une façon si personnelle qu'ils ont éprouvé le besoin de comprendre l'homme au bout du pinceau, de l'aimer, de lui parler par-delà les époques. Il en résulte une grande liberté de forme. *Le Peintre aux outrages. Charles Filiger*, de Claire Daudin (Le Cerf, 2018), commence comme une lettre de Charles Filiger (1863-1928) à sa mère, relatant l'expérience communautaire de Pont-Aven, les amitiés complexes avec Sérusier, Gauguin, Meyer de Haan, la solitude et la honte de désirs condamnables, pour finir en une déchirante confession d'indignité, frôlant la folie et le sublime. Claire Daudin est sensible au mystère que représente « l'écart entre la paix émanant des œuvres de Filiger et sa vie lamentable ». Ce ne sont pas tant ces couleurs denses, ces lignes épaisses, cet aplatissement de la matière qu'elle expose, que le tribunal intérieur où elle imagine que le peintre se débattit jusqu'à sa mort misérable. L'effacement de l'auteure derrière la fiction n'est pas indifférence : Claire Daudin plaide avec force pour que nous portions un regard attentif, peut-être salvateur, sur une œuvre négligée.

L'élan d'amitié qui anime Daniel de Roulet pour le peintre genevois Ferdinand Hodler (1853-1918) lui fait choisir le genre de la lettre, et, d'emblée, un ton de familiarité qui s'autorise d'une admiration ancienne pour les œuvres du peintre de *La nuit* (1891), des montagnes et des lacs. *Quand vos nuits se morcellent, lettre à Ferdinand Hodler* (Zoé, 2018) interroge en particulier la série de toiles et de dessins par lesquels Hodler suivit l'évolution de la maladie sur les traits de sa compagne Valentine Godé-Darel. Qu'une merveilleuse histoire d'amour, féconde pour l'art d'Hodler, se prolonge jusque dans la représentation du corps aimé qui s'étiole puis s'enlaidit : de quelle nature est ce courage ? Laissant, par délicatesse, bien des questions sans réponse, Daniel de Roulet introduit à l'œuvre d'un peintre majeur du symbolisme avec simplicité.

Beaucoup de questions sans réponse également dans la belle méditation de Françoise Ascal sur la peinture de Camille Corot (1796-1875) dans *La Barque de l'aube* (Arléa, 2018), où l'auteure, dans un tutoiement affectueux, évoque le « monde allégé » qu'est la nature peinte par Corot, présence douce, sans drame historique, sans symboles appuyés. Elle s'y ressource, y perçoit un sentiment de la nature qu'elle invite à redécouvrir. Elle note aussi l'importance croissante que prennent les portraits dans l'œuvre du peintre vieillissant, devenu plus attentif à « l'énigme des visages » qu'il « magnifie avec une palette restreinte ».

Les portraits : c'est là que convergent ces quatre lectures, et j'en termine (à tout seigneur tout honneur) par *La vie de Rembrandt* par Kees van Dongen (Allia, 2018). Portrait d'un portraitiste par un autre (Kees van Dongen, 1877-1968), il semble dénué de l'inquiétude et de l'engagement personnel qui fait la trame des trois autres récits. Le fil d'une réflexion sur l'art de peindre comme art de tromper (le peintre des mondains en savait quelque chose) se noue à une description du monde dans lequel évolue Rembrandt et de son itinéraire personnel, amoureux et esthétique sur un ton ferme, sûr, presque péremptoire. C'est que l'admiration est irrévocable pour ce génie et le mépris pour la multitude à peine masqué. On méditera cette semaine sur une des maximes qui clôt cet hommage : « Nous sommes trop enclins à avoir une sorte de mépris pour les plus grands d'entre nous, pour un Jésus, un Rembrandt, un Lénine, parce qu'ils ne savent ni conduire une auto, ni danser le tango ».